

## **UNE FEMME EST UNE FEMME**

**Jean-Luc Godard**

*(Soirée du ciné-club des anciens du 28 Février 2008 avec Michel Marie)*

Sorti sur les écrans français en 1961, *Une femme est une femme* est le 3<sup>e</sup> long-métrage de Jean-Luc Godard, après *A Bout de Souffle* (un jalon dans l'histoire du cinéma) et *Le Petit Soldat* (censuré pour cause de guerre d'Algérie, et qui ne sera diffusé sur les écrans français qu'à partir de 1963).

Ce film s'inscrit donc dans la période la plus réputée de la production godardienne, celle où ses œuvres ne se sont pas encore totalement affranchies des codes narratifs classiques. Cela n'exclut nullement la singularité, l'insolence qui caractérisent ce film-ci au même titre que, par exemple, *Pierrot le Fou* ou *Le Mépris*.

Cela dit, contrairement à ces derniers, *Une femme est une femme* n'a pas rencontré le succès public à sa sortie. Pour cause : au-delà des bizarreries formelles déjà flagrantes dans *A Bout de souffle* (discontinuités et dissonances de la bande-son, montage abrupt...), on peut juger que l'humour absurde et décalé du film avait de quoi dérouter les spectateurs de l'époque ; aujourd'hui encore, d'ailleurs, certains pourront se sentir décontenancés par l'absurdité appuyée de certains dialogues et situations.

Pourtant, dans le fond comme dans la forme, c'est à un festival jubilatoire de drôlerie et d'inventivité que nous convie le cinéaste.

Comme l'a rappelé notre intervenant Michel Marie, Godard est un inventeur de formes. Sa maîtrise stylistique éclate tout au long du film. C'était la première fois que Godard utilisait le format scope et la couleur. La modestie du budget ne l'a pas empêché de tirer un parti maximal de la largeur du format d'image, et de mettre en œuvre certains travellings aussi complexes que fluides, rendus délicats par l'exiguïté de l'appartement où presque toute l'action se déroule.

Dans le fond, son cinéma frappe autant par la prolifération presque saturante de références culturelles (d'un éclectisme allant puiser ses sources de Tex Avery à Alfred de Musset, en passant par Agnès Varda et la comédie musicale hollywoodienne) que par ses implications morales, sociales et politiques (personnage lisant l'« Humanité », allusions au terrorisme, aux prémices de la libération des mœurs, même si de ce point de vue le film peut paraître aujourd'hui relativement misogyne). Sous l'apparente fantaisie, Godard évoque aussi les relations de couple, parsemant son film de notations autobiographiques – rappelons que Anna Karina sera sa femme pendant 7 ans. Parmi les gags les plus savoureux liés aux tensions de la vie conjugale, citons celui où les deux jeunes fiancés, Jean-Claude Brialy et Anne Karina, se réveillent en pleine nuit pour aller retirer sans un mot des livres dans la bibliothèque, et composer de manière inattendue, à partir de leurs titres, des insultes muettes, incongrues et parfois hilarantes.

Cette énergie juvénile, audacieuse se fera de moins en moins exhibitionniste au fil des années. A partir de la fin des années 60, débutera pour le cinéaste un nouveau cycle de films peut-être plus ambitieux encore, mais que d'aucuns jugeront abscons.

*Une femme est une femme* reste relativement méconnu alors qu'il est loin d'être un Godard mineur. Son apparente légèreté a pu jouer contre lui. Mais, comme le répètent les personnages, on ne sait trop si ce qu'on voit, au fond, est une tragédie ou bien une comédie. Ce à quoi on pourra répondre : les deux, sans doute ! Godard s'inscrit ainsi dans la continuité

de Jacques Demy, celui de *Lola*, mais aussi de Max Ophuls. A cet égard, rappelons une des scènes les plus mémorables du film, qui nous montre Anna Karina et Jean-Paul Belmondo à la table d'un bar : il raconte à la jeune femme des blagues parfois savoureuses, lui déclare sa flamme, puis, à sa demande, met un disque d'Aznavour. Suivent alors des plans magnifiques, évoquant le cinéma muet, où la visage d'Anna Karina, face à un miroir, semble refléter l'indécision, le désarroi, la souffrance qui l'habitent au plus intime d'elle-même, fendant ainsi le vernis flamboyant de la légèreté et de la fantaisie qu'il nous avait été donné de voir jusque-là. L'effet est encore plus poignant lorsqu'on sait que certains de ces plans auraient été tournés entre deux prises, alors qu'Anna Karina ne se savait pas filmée.

Quels continuateurs aujourd'hui, pour Jean-Luc Godard ? On n'en voit guère. Sauf peut-être Quentin Tarantino, quitte à ce que cela surprenne. Outre la révérence de ce dernier pour le cinéaste franco-suisse, son approche décomplexée, presque expérimentale de l'objet cinématographique l'inscrit nettement dans le sillage de Godard. Mais pour le reste, on se gardera de parallèles excessifs : Godard est un mélange d'enfant malicieux et d'adulte grave, sérieux, torturé. Tarantino, lui, reste fondamentalement ni plus ni moins qu'un post-adolescent, certes brillant mais immature, qui pour le meilleur comme pour le pire se refuse à grandir.

Bref, qu'on l'apprécie ou non, l'œuvre de Godard a été et demeure unique. Ce film-ci peut être vu comme une invitation à y (re-)plonger et (re-)découvrir toute sa foisonnante richesse.

Autres films de Jean-Luc Godard conseillés : *A bout de souffle*, *Le Mépris*, *Vivre sa vie*, *Bande à part*, *Pierrot le Fou*, *Alphaville*, *Masculin Féminin*...